

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51738

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

connus de Arndt ou de Jahn, elle a eu le mérite de procéder à des dépouillements très vastes et très variés, portant sur des feuilles volantes, des articles de journaux éphémères, des publications religieuses, mais aussi des mémoires, des correspondances et des journaux intimes. De cette masse elle tire diverses mesures statistiques, mais aussi des analyses textuelles très stimulantes, faisant ressortir certaines oppositions caractéristiques (parfois bouillées néanmoins, et lourdes de malentendus) comme celles de *Nation/Volk* d'un côté et de *Vaterland* de l'autre, la grande patrie culturelle allemande, et la patrie traditionnelle de l'État territorial. Elle souligne aussi le recours délibéré à l'émotion, jugé nécessaire pour mobiliser les classes les moins instruites qu'il s'agit d'enrôler dans le combat commun – avec pour conséquence, la production systématique de haine pour les Français et ceux que l'on tient pour leurs auxiliaires, notamment les juifs<sup>3</sup>.

Tout cela est très pertinent, et remarquablement analysé et systématisé, sans être complètement neuf. De manière paradoxale, la partie la plus originale de l'ouvrage semble moins convaincante, comme si elle se trouvait plaquée de façon un peu artificielle sur le reste: l'auteur a voulu introduire dans cet ensemble un critère supplémentaire, celui du «genre», directement inspiré de certains travaux américains. Comme l'indique le titre de son livre, elle croit discerner dans le discours national un appel à la virilité allemande, impliquant la réduction de la femme à une fonction subalterne, quoique nécessaire. Ce partage des rôles au sein de la famille, elle-même image de la nation, paraît certes remarquablement illustré par le diptyque du peintre saxon Kersting, présenté à Berlin en 1816, qui montre d'un côté trois chasseurs de Lützow montant la garde aux avant-postes, et d'autre part une jeune femme tressant des couronnes de chêne aux guerriers morts. Il semble néanmoins aventureux de tirer d'un certain nombre de mâles formulations assez naturelles à l'heure de la mobilisation héroïque, des conséquences trop générales. Et même si l'auteur fait quelquefois ressortir avec brio un non-dit, elle doit souvent solliciter les textes pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas vraiment. À cet égard, on reste donc un peu partagé, au point de se demander si l'hypothèse de départ était vraiment fructueuse.

Cette interrogation finale n'enlève rien au plaisir constant que procure une lecture riche et stimulante, qui réussit, en croisant sans cesse les grilles, à embrasser dans ses multiples dimensions une question finalement plus complexe qu'on ne l'enseigne d'ordinaire. De ce point de vue, cet ouvrage participe avec bonheur au renouvellement de la recherche sur les origines de la nation allemande et sur les traits durables que celle-ci devra par la suite aux circonstances de sa naissance.

Michel KERAUTRET, Paris

Gerhard BAUER, Napoleon, der große Schatten. Der Mythos Napoleons und sein Einfluß auf cäsaristische Strömungen in Deutschland und Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der Zeit zwischen den beiden Weltkriegen, Erlangen (Specht-Verlag), <sup>2</sup>2001, 2 Bde., IV–597 p., IV–196 p., ISBN 3-925325-95-6, EUR 39,90.

En cette période de bicentennaires, on ne cesse de redécouvrir combien le moment napoléonien fut un moment fondateur pour l'histoire européenne contemporaine, et en particulier pour celle de la France, qui lui doit la plupart de ses institutions actuelles, comme pour celle de l'Allemagne, qui recommence en 1806. Le présent ouvrage traite également de la France et de l'Allemagne, mais sous l'angle des courants de pensée politique: il fait, lui, remonter à Napoléon tout un courant de pensée autoritaire et plébiscitaire, à peu près dis-

3 Cf. Michael JEISMANN, La patrie de l'ennemi. Le sentiment national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918, Paris 1997 (édition allemande 1992).

paru aujourd'hui, mais qui était demeuré bien vivant dans les deux pays jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

L'ambition du livre est considérable, puisqu'il retrace, selon le point de vue ainsi choisi, quelque deux siècles d'histoire française et d'histoire allemande. Il alterne l'une et l'autre, plutôt qu'il ne les entrelace, au fil de chapitres en gros chronologiques. Deux *leitmotive* donnent leur unité à cette enquête: la perception que l'on a du personnage historique de Napoléon, qui varie beaucoup selon les époques, en fonction de l'actualité du moment; la quête obstinée, dans les deux pays, par des groupes sociaux plus ou moins larges, d'un nouveau César, dont Napoléon aurait fourni le modèle idéal.

Ces deux thèmes ont déjà été fort bien traités dans l'historiographie française, que l'auteur mobilise d'ailleurs avec bonheur. On sait que l'image de Napoléon a servi de miroir aux générations successives, qui l'ont plusieurs fois mobilisée<sup>1</sup>. Quant au bonapartisme, il n'a cessé de se trouver de nouveaux avatars, de Napoléon III à Boulanger, et jusqu'à De Gaulle<sup>2</sup>. Du côté allemand, la problématique est un peu différente: si le personnage de Napoléon retrouve de façon récurrente une certaine aura, si on l'instrumentalise quelquefois, contre l'Angleterre notamment, il est difficile d'oublier tout à fait que la nation allemande s'est construite contre lui en 1813. Du coup, la dimension proprement napoléonienne n'apparaît que de façon assez fugitive, tandis que le thème de la recherche de «l'homme fort» occupe la première place. Or, une difficulté éclate aussitôt: comment devenir Bonaparte ou César sous un souverain légitime? Ni Blücher ni même Bismarck, en dépit de toute leur popularité, ne peuvent ni n'imaginent accéder à ce statut, qui ne devient concevable qu'après 1918. Ludendorff aurait bien voulu sans doute, mais seul Hindenburg était populaire. En définitive, c'est Hitler qui captera les aspirations diffuses de l'opinion à se rassembler derrière un chef charismatique.

La matière embrassée est donc immense, ce qui n'empêche pas l'érudition de rester très sûre – et l'on apprendra beaucoup de détails peu connus. On regrettera en revanche d'assez nombreuses coquilles, notamment dans les citations fournies en français. Quant à la méthode, elle ne convainc pas tout à fait. Si la question posée ne manquait pas d'intérêt, on n'obtient guère, en guise de réponse, que deux récits parallèles, intéressants en eux-mêmes, mais finalement assez peu éclairants sur les ressorts des histoires respectives.

Michel KERAUTRET, Paris

Eberhard WEIS, Montgelas. Zweiter Band: Der Architekt des modernen bayerischen Staates 1799–1838, München (C. H. Beck) 2005, 872 p., 5 ill., ISBN 3-406-03567-1, EUR 69,90.

Le nom de Montgelas est peu connu en France. Or, ce Munichois d'origine savoyarde eut de 1799 à 1817, période incluant quinze années de domination napoléonienne sur l'Europe centrale, le redoutable honneur d'exercer en fait les fonctions de premier ministre de la Bavière, c'est à dire du troisième des États allemands, après l'Autriche et la Prusse, par son importance démographique et militaire.

Dans un premier volume, M. Weis avait raconté la jeunesse de Max-Joseph de Garneron, comte de Montgelas, né à Munich en 1759; ses études de droit à Strasbourg et à Ingolstadt, sa nomination au *Hofrat*, au service de l'électeur de Bavière, son adhésion à l'ordre des Illuminés; son passage en 1785 au service du duc de Deux-Ponts, et sa spécialisation en politique étrangère. Mais le facteur capital dans son ascension fut l'amitié dont l'honora le prince Max-Joseph de Bavière. Lorsque celui-ci, en 1799, succéda de façon inattendue à l'électeur Charles Théodore, et devint Maximilien IV-Joseph, Montgelas l'accompagna dans sa capitale. Il y fut nommé ministre des Affaires étrangères, mais il devait exercer son

1 Natalie PETITEAU, *Napoléon de la mythologie à l'histoire*, Paris 1999.

2 René RÉMOND, *Les droites en France*, Paris<sup>5</sup>1985.